

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MARIETAN

Le rôle social de la Liturgie catholique (1)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 321-328

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le Rôle social de la Liturgie catholique ⁽¹⁾

Je serais tenté de commencer par une parole d'excuse. Le but si éminemment pratique des matières que l'on a traitées devant vous durant ces jours de méditation paraît singulièrement contraster avec l'énoncé de cette Conférence.

Le sujet dont j'ai à vous parler ne siérait-il pas plutôt à un auditoire, sinon de moines bénédictins, du moins de séminaristes ? Et n'a-t-on pas l'air de vouloir mettre à ces Cours sociaux une conclusion de retraite religieuse ? D'aucuns ont pu le croire. Et je ne pense pas qu'il faille trop se défendre de voir cette intention dans l'esprit des organisateurs de ces fécondes journées. Notre première Semaine Sociale ne devait-elle pas être — comme le seront celles que l'avenir verra — tout enveloppée de l'atmosphère religieuse et compénétrée de l'idée chrétienne et catholique ?

Quoi qu'il en soit, le sujet paraît neuf dans un programme de Cours sociaux. Aucune des réunions similaires de France et d'ailleurs n'a encore — que nous sachions — abordé cette question. Et cependant, Mesdames et Messieurs, pour être moins apparemment social, ce sujet ne laisse pas que de l'être à un très haut point. A ce titre, il devait trouver place dans nos études. Car, si aux programmes de nos voisins ne figure pas cette question, nous avons, nous Suisses, une raison particulière de l'y inscrire.

Tandis que dans d'autre pays, aux jours des dimanches et des fêtes, les églises sont souvent presque désertes, nous avons, nous, le bonheur d'assister au

⁽¹⁾ Cette conférence a été donnée à la Semaine Sociale de Fribourg, Septembre 1910.

réconfortant spectacle de foules nombreuses encore accourant au son des cloches et remplissant nos édifices religieux.

Qu'ailleurs on se préoccupe donc, avant tout, de ramener les fidèles à l'église, cela se conçoit et doit être ; mais là où le peuple connaît encore le chemin qui conduit au temple saint, notre devoir est de ne pas le lui laisser oublier, notre mission est de le retenir à l'église. Et pour garder à nos populations la vigueur de leur foi, l'amour de cette église, ce n'est pas trop assurément de toutes les précautions et de tous les moyens que peuvent suggérer la piété et l'attachement à l'Eglise et au Pays.

Ces précautions paraissent d'autant plus nécessaires que le souffle d'indifférence qui traverse tous les pays d'Europe ne laisse pas que de se faire sentir chez nous. On connaît, pour les avoir entendu tant de fois répéter, les plaintes de ceux qu'effraye à bon droit l'oubli des grands devoirs religieux. La sanctification du dimanche, l'assistance à la sainte Messe et aux différents offices de paroisse ne sont plus considérées comme choses aussi saintes et devoirs aussi sacrés qu'elles l'étaient aux âges de foi. Nos paroisses catholiques, exposées à l'invasion d'éléments étrangers, ont à en redouter l'influence néfaste. Suffira-t-il pour préserver nos populations de clamer sans cesse du haut de la chaire et de nos tribunes de Katholikentag? Sans doute, il faut rappeler aux fidèles leurs devoirs religieux ; sans doute il faut mettre à ces recommandations toute l'insistance dont parle l'Apôtre des Nations.

Mais nous pouvons et devons faire — je n'ose pas dire mieux — nous pouvons et devons faire plus. Pour retenir ce peuple à l'Eglise, pour sauvegarder sa foi, pour protéger l'enfance et la jeunesse, attachons ce peuple, cette jeunesse, à l'église et au clocher du village, au cimetière où dorment ses ancêtres. Rivons-le à sa foi,

non pas seulement en lui recommandant d'être croyant, mais en le faisant participer à la vie catholique tout entière. Et pour ce faire, profitons d'un trésor que nous ne savons plus exploiter depuis longtemps, profitons de tout ce que la Liturgie renferme de ressources insoupçonnées pour nous, mais fort bien connues de nos pères. Ce sera permettre à celle-ci de remplir pleinement le rôle social qui fut le sien dans le passé et que nous voudrions lui voir exercer dans le présent et dans l'avenir pour le bonheur de nos populations catholiques.

Qu'est-ce, en effet, que la Liturgie, sinon « l'ensemble des symboles, des chants et des actes au moyen desquels l'Eglise exprime et manifeste sa religion envers Dieu ? » ⁽¹⁾ De par son étymologie même, n'est-elle pas le grand acte public auquel tout le peuple fidèle est appelé à participer ? N'est-elle pas l'office solennel qui permet à l'homme de s'unir à son semblable pour mieux louer le Seigneur son Dieu et pour reconnaître plus manifestement son domaine sur toutes choses ? N'est-elle pas la meilleure manière de témoigner extérieurement les sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour de cette âme commune qui est celle de tout un peuple ?

Formée de créatures composées d'un corps et d'une âme, cette société qu'est la paroisse doit à Dieu la manifestation d'un culte qui sera l'hommage du corps aussi bien que de l'âme de tous ses membres. C'est ce que réalise merveilleusement la Liturgie catholique qui, par les genuflexions, par les divers mouvements qu'elle ordonne, oblige tous les membres du corps social à fléchir ensemble le genou devant l'Auteur de toutes choses. N'est-ce pas là la reconnaissance officielle

⁽¹⁾ Dom Guéranger, Institutions liturgiques, p. 1.

du domaine absolu de Dieu sur la société aussi bien que sur les individus ?

Qui ne voit dès lors le rôle social que peut exercer la Liturgie à une époque où la société comme telle refuse de reconnaître un Maître suprême et les hommages quelle lui doit ? L'assistance du peuple chrétien à un office liturgique restera la plus belle protestation que nous puissions opposer à l'athéisme d'Etat qui trouverait des adeptes même chez nous s'ils osaient s'afficher ouvertement. La Liturgie, en ouvrant les lèvres des foules à la grande prière publique, proclamera en face des peuples qui renient Dieu, les droits imprescriptibles de l'Etre suprême et de la conscience outragée. Et l'on aura dit avec beaucoup de raison que « la Liturgie n'est pas simplement la prière, mais bien la prière considérée à l'état social. ⁽¹⁾ »

La Liturgie est plus encore.

Cette participation de tous les fidèles à une action commune n'est-elle pas un excellent moyen de sortir l'homme de son égoïsme étroit et mesquin ? L'individualisme qui, depuis des siècles, nous tue, la lutte des classes qui est devenue si aigüe, jettent les hommes dans des conflits perpétuels et font, malgré les devises, perdre le sens et le sentiment de la vraie fraternité. L'Eglise offre aux catholiques sociaux désireux d'apporter un remède à ces grands maux un talisman d'une merveilleuse efficacité. Quoi de plus capable de rappeler les hommes aux sentiments de charité et de fraternité que ces prières liturgiques faites en commun par tous les membres de cette grande et belle famille qui est l'Eglise de Jésus-Christ ? Quoi de plus éminemment social que ce « Notre Père » récité au nom de tout le peuple assemblé par son représentant officiel qui est le prêtre ? Si, « même isolé du reste de ses semblables,

⁽¹⁾ Dom Guéranger, *Ibid.*

le chrétien, lorsqu'il se place en présence de Dieu, sort de son isolement... si ses yeux doivent, en leur orbite, ramasser le prochain avant de se fixer vers le ciel... si « son oraison » même « privée, prend la forme d'une oraison collective », ⁽¹⁾ que sera-ce lorsque des centaines, des milliers de cœurs et de lèvres laisseront échapper les paroles et les prières d'une liturgie débordante de fraternelle charité ? Quel profond sentiment de fraternité humaine impliquent ces appels multipliés au nom de tous à la paternité divine ! Et comme l'on saisit mieux la beauté et la portée sociale du dogme de la Communion des saints, lorsque dans nos églises s'établit entre les fidèles de la terre et les frères du Ciel le grand courant de prières qui soulève les âmes et leur fait oublier un moment ce qui divise les hommes ! Aussi n'est-il pas surprenant que dans l'édifice catholique, il n'y ait « peut-être aucun fragment qui soit mieux compris et plus admiré par quelques-uns de nos contemporains, » ⁽²⁾ que ce dogme de la Communion des saints que la Liturgie étale devant tous les regards dans ses divins offices.

Avec le sentiment de la vraie fraternité, la Liturgie développe celui de l'égalité de tous les hommes devant Dieu. Cette participation de tous les membres de la société aux mêmes prières et dans un même lieu, sans distinction de personnes, ne nous prêche-t-elle pas le rapprochement des classes et n'est-elle pas jusqu'à un certain point la réalisation d'une partie de ce programme que se tracent toutes les Semaines Sociales ? « Qu'on me montre dans la maison de Dieu quelques centaines de fidèles, je vois là un type de la vraie et bonne société ; le pauvre y coudoie le riche, l'ignorant y est traité comme le savant, l'humble domestique a son

⁽¹⁾ Georges Goyau, *Autour du Catholicisme social*, p. 70.71.

⁽²⁾ » » *loc. cit.* p. 71.

siège auprès de son maître. C'est l'égalité devant Dieu ; et cette égalité, à la différence de celle que l'on crie sur les toits et qu'on ne voit sous aucun, est un élément de bien-être et un gage de paix sociale. » ⁽¹⁾ Redisons-le en toute occasion dans nos assemblées populaires et dans nos réunions ouvrières. Ce sera servir la cause de la Religion en même temps que celle de l'ouvrier.

La Liturgie remplit encore une mission sociale parce qu'elle représente « la tradition à son plus haut degré de puissance et de solennité. » ⁽²⁾ Aussi est-ce pour ce motif que les novateurs du XVI^e siècle s'attaquèrent avec tant d'acharnement à la Liturgie. ⁽³⁾ N'était-elle pas l'expression de la croyance et de la pratique des fidèles à travers les âges ? N'était-elle pas une protestation manifeste contre leurs fausses doctrines ?

Perpétuer les traditions locales pour retenir nos populations dans leurs milieux, tel est bien, à l'heure actuelle, un de nos grands devoirs, devoir d'autant plus impérieux que l'on se plaint de toutes parts de l'oubli et du mépris des traditions ancestrales. Avec elles disparaissent l'amour de l'Eglise et de la Patrie, l'attachement à la terre natale et au foyer familial. Cet affaiblissement du culte des traditions, contribue à augmenter le nombre de ces « déracinés » qui deviennent des sans-religion en même temps que des sans-patrie. « Il était réservé, en effet, à notre époque tourmentée et incohérente, d'assister pour la première fois, à une diminution inquiétante du sentiment patriotique. » ⁽⁴⁾

⁽¹⁾ A. Moussard, *Apologie du culte catholique*, Bloud et C^{ie} p.18.

⁽²⁾ Dom Guéranger *loc. cit.*, p. 3.

⁽³⁾ Id., *loc. cit.*, p. 414 et suiv.

⁽⁴⁾ *Eveil*, revue sociale et religieuse, St-Maurice N^o de juillet 1910, art. de G. de Montenach : *la formation et l'éducation du patriotisme*.

Tous ces reculs sont le résultat de bien des causes. Mais il est évident que l'une d'elles est l'affaiblissement de l'idée religieuse. « Le symbolisme religieux est comme le piédestal du symbolisme national, ils se soutiennent l'un l'autre dans l'âme populaire. » ⁽¹⁾ Or le symbolisme religieux ne relève-t-il pas tout entier du domaine de la Liturgie dont il est partie intégrante ? Dès lors n'est-il pas souverainement dangereux de laisser s'affaiblir les esprits, les traditions religieuses dont la Liturgie a conservé le sens et la pratique ?

Mais ce n'est pas tout. La religion qui semble, dit Montesquieu, n'avoir pour objet et pour but que le ciel et ce qui nous y conduit, contribue encore puissamment à embellir ici-bas l'existence humaine. Par la beauté de ses édifices religieux, par l'éclat et la splendeur de ses offices, l'Eglise s'efforce d'éduquer et d'élever l'âme des foules. Aussi a-t-on dit avec raison qu'au moyen-âge « tout ce que le peuple pouvait goûter d'émotions esthétiques lui venait par la religion : l'église était la maison bénie où se dilatait son âme, opprimée par la dureté de la vie. Les pompes, les cérémonies de l'Eglise étaient sa joie. Il ne se trouvait jamais assez longtemps retenu pour le service de Dieu. »

⁽²⁾ De là vient qu'au moment où l'Eglise voit les foules entrer dans son sein, elle s'efforce d'agir sur ces natures dures et cruelles par un déploiement de pompes extraordinaires. « La Liturgie, jusque-là austère, devint magnifique ; le service eucharistique, l'office divin, le cycle de l'année chrétienne, les cérémonies du baptême, tout se développa. » ⁽³⁾

L'Eglise comprit que pour faire bénéficier pleinement

⁽¹⁾ *Eveil*, N° de Juillet 1910, article de G. de Montenach, *la formation et l'éducation du patriotisme*.

⁽²⁾ Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 186.

⁽³⁾ Dom Cabrol, *Les Origines Liturgiques*, p. 65.

ces nouveaux venus des bienfaits du christianisme, il fallait leur inspirer l'idée et l'amour du beau par le spectacle de cérémonies qui, en frappant leurs sens, élèveraient leurs âmes, épureraient leurs goûts et les rendraient plus sociables en même temps que plus moraux et plus profondément religieux.

Qui ne connaît le moyen employé par Charlemagne pour soumettre les indomptables Saxons ? Désespérant d'en venir à bout par les armes, il fait venir de Rome des chantres habiles, appelle des missionnaires et confie aux uns et aux autres la mission de civiliser cette population barbare ; ils la civilisent en effet et ceux qui avaient bravé le fer et le feu s'adoucissent sous la douce influence des cérémonies et des cantiques sacrés. » ⁽¹⁾.

D^f MARIÉTAN.

⁽¹⁾ Moussard. *op. cit.*. p. 26.

(A suivre.)